

AVÉTIS AHARONIAN

Sur le chemin de la liberté

nouvelles

traduites de l'arménien

par Léon Ketcheyan et Robert Der Merguérian

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :
Image du film Ararat de Atom Egoyan (2002).

Ce recueil a d'abord paru en version intégrale
dans la collection «Arménies» en 1979.

Titre original : *Axadoutian djanabarin*, 1926.

COPYRIGHT © 1979, 2006, ÉDITIONS PARENTHÈSES
72, COURS JULIEN — 13006 MARSEILLE

ISBN 2-86364-173-5 / ISBN 978-2-86364-173-6

Avétis Aharonian (1866-1948) fut tout à la fois écrivain et homme politique et il eut à exercer des responsabilités importantes lors de bouleversements historiques majeurs au début du ^{xx}e siècle. Cet engagement apporta quelque chose de neuf dans la littérature arménienne, et au-delà du témoin actif, ses œuvres laissent transparaître le sociologue, voire l'ethnologue et sont marquées par les souffrances de tout un peuple, souffrances qu'il a partagées, notamment lors des massacres particulièrement violents de 1894-1896 à l'encontre de la population arménienne de Turquie sous le règne d'Abdul-Hamid.

Toute la production littéraire de Avétis Aharonian est marquée par la vénération de la liberté et d'idéaux universels. Toute sa vie a été une continuité de misères et de pénuries, d'exils et de persécutions, une explosion contre l'injustice et un volontarisme indémenti, en osmose avec son entourage. Il connut la douleur et la souffrance humaines à travers la destinée de son peuple et quand il se révoltait avec détermination contre le mal, il y avait dans sa voix, non seulement la protestation des Arméniens, mais aussi celle de tous les peuples opprimés. Ces appels à la liberté revêtent des aspects variés où se mêlent romantisme, symbolisme et réalisme pour former un amalgame complexe où se retrouvent tout aussi bien l'expression du philosophe et du romantique, du chanteur et du novelliste que du poète et du peintre.

Avétis Aharonian est né dans un petit village près d'Igdir au pied de l'Ararat en 1866. Il apprend à lire avec sa mère et passe ses premières années dans l'ambiance de la forge paternelle. Il a dix ans lors de la guerre russo-turque de 1877-1878 et, témoin de la triste retraite d'une armée encadrant des milliers de réfugiés dans un état de misère indicible, il a pu voir les émigrés arméniens rejoignant le territoire russe. Ses premières années correspondent donc à des événements bien connus, de fortes agitations révolutionnaires en Russie, des controverses sur la nouvelle constitution et l'émergence de nouveaux partis politiques chez les Arméniens.

Son instituteur l'inscrit rapidement au séminaire Kévorkian d'Etchmiadzine, dont il acheva le cycle d'études en 1886 avant de se consacrer un temps à l'enseignement. En 1898 il part pour l'Europe pour suivre des cours de littérature, d'histoire et de philosophie dans les universités de Lausanne et de Paris, et c'est dans ces années qu'il fréquente des arménophiles français comme Clemenceau, Pierre Quillard et Pressensé. Il y fait également ses premières expériences politiques, notamment au contact du Bureau occidental de la Fédération révolutionnaire arménienne (parti Dachnak, fondé en 1890 à Tiflis).

C'est au cours de son séjour européen qu'il rédige la plupart des nouvelles qui composent ce recueil. En 1925, dans une biographie consacrée à Christapor Mikaëlian, l'un des fondateurs de la Fédération révolutionnaire arménienne, Avétis Aharonian revient sur les circonstances qui l'ont conduit à écrire ces nouvelles qui feront plus tard l'objet du recueil intitulé *Azadoutian djanabarin* (« Sur le chemin de la liberté ») : « En faisant ma connaissance et en apprenant que j'étais sur le point de me rendre en Suisse, Christapor manifesta le souhait de me voir également collaborer à *Drochak* en arrivant sur place. À peine nous étions-nous contactés à Genève en effet, qu'il vint un jour me trouver à Lausanne au cours de l'automne de la même année. Il me parla longuement, m'expliqua la situation de la Question arménienne, le désarroi, la profonde inquiétude morale de notre peuple et la nécessité de raffermir sa foi. Sa rude voix chantante et plaintive me parla, me persuada et m'obligea à brosser de petits tableaux pour *Drochak*. Et sans perdre de temps, il me donna aussitôt le thème de mon premier récit, avant de s'en aller. [...] Décidé, je pris la plume pour rédiger mon premier récit destiné à *Drochak*. Je l'écrivis d'une seule traite, avec fébrilité, et j'étais vraiment très heureux de pouvoir le présenter à Christapor. C'était la première nouvelle de la série intitulée "Sur le chemin de la liberté". Je la confiai aussitôt à la poste à l'adresse de *Drochak*. Deux jours plus tard, un samedi, je me rendis en toute hâte après le repas à Genève, pour me promener, mais surtout pour entendre l'opinion de Christapor sur mon premier récit littéraire. Je suis entré dans le bureau de la rédaction de *Drochak*. Fébrile, je me tenais debout près de la porte. Assis derrière une table, Christapor leva la tête, jeta un regard par-dessus ses lunettes avec la douceur de son sourire enchanteur et dit : "Tu vois, je le disais bien n'est-ce pas, que ça devait être ton affaire ! *Le Khaï* est de bon goût. Bon, et maintenant, il faut continuer." Il était très élogieux. Avec la finesse qui lui était propre, il m'envoyait à dessein et pour me les faire lire, des lettres du pays, des lettres touchantes et d'un contenu héroïque, des souvenirs de camarades, comme pour satisfaire une curiosité, mais en

réalité, pour me fournir le thème d'œuvres littéraires. Et moi je recueillais ces informations pour mon recueil de nouvelles. Et quoi que j'eusse rédigé, ce fut toujours sous la généreuse inspiration de Christapor. Sans lui, *Sur le chemin de la liberté* n'aurait jamais été écrit. »

Avant d'être réunies en volume en 1926, ces nouvelles ont été publiées de 1898 à 1902 dans l'organe officiel de la Fédération révolutionnaire arménienne, *Drochak*, installé alors à Genève. Au-delà de l'émotion et de la poésie qui s'en dégagent, ces nouvelles ont bénéficié d'une popularité immédiate dès leur publication, puisque, destinées au plus grand nombre, elles utilisent volontiers des accents connus ou des parlars locaux compréhensibles jusque par les paysans arméniens des contrées les plus isolées. La simplicité apparente de ces textes tourne même en dérision la censure sévissant des deux côtés de cette frontière qui partage l'Arménie et sépare l'empire russe de l'Empire ottoman.

Après son épisode européen, Aharonian revient au pays en 1902 puis s'établit à Tiflis comme rédacteur littéraire dans la presse et c'est en Arménie russe qu'il publie ses œuvres d'écrivain fécond, ses romans, ses articles et ses études littéraires. En 1905, la première révolution russe encourage toute l'intelligentsia arménienne éprise de liberté à donner libre cours à sa langue et à ses sentiments, période similaire à la « Révolution des Jeunes-Turcs » en 1908 quand, en Arménie turque, toutes les forces vives s'étaient lancées dans un travail fébrile de reconstruction. Arrêté par la police tsariste pendant les persécutions de 1909, accusé de militantisme révolutionnaire, il fut libéré en 1911 et s'établit en Suisse avant de revenir dans le Caucase d'où il découvrira, impuissant, les horreurs du génocide de 1915.

Le destin de Avétis Aharonian fut pris dans le tourbillon des événements à la fin de l'année 1917. C'est en effet à cette date que s'était formé à Tiflis, le Conseil national arménien du Caucase, dont Aharonian assumait la présidence, jusqu'en 1918. L'indépendance de la République Arménienne est proclamée le 28 mai 1918 et il en devient le Président du Parlement et Président de la Délégation de la République arménienne, titre qui lui valut de signer le traité de Sèvres le 10 août 1920. Après l'effondrement de la République et sa soviétisation à la fin de l'année 1920, Avétis Aharonian s'établit en France. En 1933, au cours d'une conférence, il s'effondre et reste paralysé jusqu'à sa mort survenue le 9 avril 1948 à Marseille.

LE KHAÏ¹

À la mémoire de Nakho².

II

C'était l'hiver, il faisait froid ; la tempête de neige battait son plein et la nuit était vraiment noire et effrayante. Dans le village de montagne de O..., à cette heure de la nuit, les gens ne se souvenaient plus s'ils avaient jamais vu le soleil et le jour, la chaleur et la lumière ou même un ciel clair. Dehors, le vent soufflait avec rage et, dans sa course, il y avait quelque chose de mauvais augure, qui faisait frémir. Et ce n'était pas seulement les gens qui avaient froid, mais le village en entier, avec ses vieilles maisons de torchis, ses meules de foin qui tremblaient dans cette obscurité épaisse, face à ce vent diabolique.

Le vent soufflait par rafales en hurlant et, à chaque fois, avec ce glapissement terrible, les gens assis sur les deux bancs, de part et d'autre du *sakou*³, chez Mélik Chahen, cessaient de parler, ôtaient la pipe de la bouche en se dévisageant, et se serraient les uns contre les autres, par un besoin profond, en se recroquevillant un peu plus chaque fois. Bon Dieu ! La neige ? Bon, passons. Le froid ? C'est bien sa saison. Mais ce vent ? Que voulait-il ce vent terrible ? Que disait-il ? Personne n'osait expliquer à haute voix ce langage effrayant de la nature, mais le hurlement du vent était pour chacun d'entre eux un concert horrible dans lequel on entendait aussi bien un rôle de mort que le hurlement du loup affamé : fallait-il croire que ces derniers aimaient sortir de leur refuge pour aller dans la tempête et rendre la nature plus angoissante par leur vacarme monstrueux ? Quel vacarme c'était ! Les cheveux dressés, la langue desséchée, ils retenaient leur souffle.

1. Altération phonétique de *hgy* qui signifie « arménien ». Cette altération, qui se rencontrait naguère dans de nombreux parlers régionaux, pouvait également être utilisée délibérément dans la langue nationale, avec une nuance affective ou péjorative, selon l'intonation. En français on aurait écrit « l'arménoche ».

2. Nahapet Yeghiazarian, dit Nakho, mort torturé le 26 octobre 1898, à Mahlam.

3. Banc de bois fixé au mur. Ici, par extension, le *sakou* désigne la pièce où les bancs sont fixés au mur de part et d'autre de l'entrée.

Le vent soufflait de plus en plus fort, de sorte que le toit du *sakou* se mit à vibrer et l'on aurait dit parfois que quelqu'un y frappait du pied.

— Ah! C'est l'enfer dehors, dit quelqu'un pour interrompre ce silence oppressant. Je ne souhaiterais même pas à mes ennemis d'être sur la montagne à cette minute.

— À la montagne? répondit un autre ironique... Comme si toi, tu avais maintenant le courage d'aller jusqu'aux vignes, et tu parles des montagnes? Tu entends un peu ce vacarme au moins... Le ciel et la terre se rencontrent, et toi tu...

À nouveau, le silence. Il était difficile de parler tant il y avait matière à réflexion.

La porte de l'étable a grincé lentement, et le regard de chacun s'est posé sur elle. Dans la pénombre, la taille d'un homme s'est profilée, d'un homme enveloppé d'une cape et qui ressemblait à un tas de neige. De toute évidence, il était resté longtemps sous la tempête.

— Bonsoir, dit le nouveau venu en secouant l'épaisse couche de neige sur sa cape.

— Que Dieu veille sur toi! Mon pauvre *khaï*, viens, viens, avance, tu es raide comme du bois, s'écrièrent les gens apitoyés, assis de part et d'autre de la pièce.

— Faites-lui une place, assieds-toi, *khaï*.

— Ouais! Je suis gelé pour de bon, dit le nouveau venu en s'avançant. Y a pas moyen de rester dehors. Le ciel s'écroule, et dans le village, on suffoque. Quelle tempête! Je me suis dit que j'allais me réchauffer dans le *sakou* avant de repartir.

L'homme s'est assis.

Au-dessus de la cheminée, dans une petite niche couverte de suie, brûlait tranquillement une lampe à huile. Sa flamme trouble oscillait et tremblait lentement, comme si elle n'avait pas peur du bruit du vent, elle non plus. Il y avait une lumière pauvre, mais suffisante, qui dessinait, sous les ombres des grosses toques, le visage des gens assis. Quelques lueurs, pâles et dansantes, révélèrent aussi les traits du nouveau venu. C'était un visage dur, sur lequel la vie de paysan avait mis son cachet sévère. L'homme était jeune, mais il avait apparemment vécu une vie intense. Sous les moustaches

épaisses, des lèvres serrées donnaient à son visage une expression obstinée et ses yeux étaient vifs et pétillants.

C'était le gardien du village, le veilleur de nuit récemment engagé. Des *khaï*, il y en avait eu beaucoup dans ce village, mais ils étaient partis. Celui-ci était resté comme une grue attardée : n'ayant pas voulu mendier, il était devenu gardien. Les gens du pays ne connaissaient pas très bien son nom. Au lieu de l'appeler Nakho, certains l'appelèrent Mekho, d'autres Mgo, et finalement, les gens se mirent d'accord pour l'appeler Khaï, tout simplement. C'était bien ainsi. C'était facile. Et puis, il était d'autant plus *khaï* qu'il était arménien d'Arménie, paysan du village de Vozm. Voilà, c'était lui, ce *khaï* qui avait pris place, recroquevillé, dans un coin près du mur. Il faisait bon dans le *sakou*.

La tempête continuait. Le vent enragé hurlait et rugissait, comme un fauve blessé.

Le pauvre malheureux est tombé sur une nuit comme ça, dit le *ress*⁴ Guévo. Qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ? Il parlait d'un paysan qui, quelques jours auparavant, avait été bloqué dans la montagne par la tempête, et en était mort.

— Combien de fois nous lui avons dit, « n'y va pas, tu as une femme et des enfants, n'y va pas », ajouta un autre.

— Tu parles comme un ignorant ! C'était sa destinée⁵, il devait y aller et y mourir, dit Mélik. Qui peut fuir sa destinée ?

— C'est vrai, Mélik, c'est vrai. On ne peut éviter sa destinée, approuvèrent quelques personnes.

Destinée, destinée toute-puissante... À cette heure de la nuit, dans l'obscurité du *sakou* souterrain, avec le hurlement terrifiant du vent qui racontait des choses horribles sur sa puissance aveugle, il était difficile de trouver un sujet de conversation plus approprié. Chacun donna son point de vue et tous conclurent que l'homme était un jouet à la merci des caprices de la destinée, et que, devant elle, tous les moyens humains, toute l'intelligence de l'homme, son travail, son ardeur restaient impuissants.

— Je ne crois pas à la destinée, dit une voix dans un coin du *sakou*. Tous les regards se tournèrent du côté où la voix s'était élevée. La surprise était générale.

— Qui est ce géant ? dit Mélik d'une voix ironique.

4. Jusqu'au début du siècle, en Arménie, le *ress* était tout à la fois représentant et chef du village, sans toutefois en être le maire au sens moderne du terme. L'autorité qui lui était dévolue par les villageois lui permettait de connaître leurs litiges et de les trancher, car en tant qu'ancien, c'est à lui que l'on allait demander conseil.

5. Dans l'Antiquité, et aujourd'hui encore dans les pays d'Orient, la *destinée* a une signification plus précise de trépas imminent et inéluctable.

— C'est moi Mélik, ton serviteur. Je ne crois pas à la destinée, répétait la voix obstinément.

Les gens ne savaient plus s'il fallait en rire ou se mettre en colère. Celui qui ne croyait pas en la force toute-puissante de la destinée était le malheureux *khaï*.

— C'est bien vrai, quand on dit que «le bouc galeux se met toujours en rage⁶», marmonna Mélik aussi ironique qu'agressif.

L'audace de ce pauvre *khaï* mécontenta vraiment tout le monde. Mélik, le riche et puissant Mélik, croyait à la destinée et avait peur d'elle. Le *ress* Guévo, devant le fouet duquel tout le monde tremblait comme des feuilles de saule, était terrifié par la mort, fatalité du sort : quant au curé, quel que fût son sermon, son dernier mot venait toujours à propos de la destinée, et tous étaient accablés par sa puissance invisible, tous en frémissaient. Seul ce malheureux *khaï* ne croyait pas en cette destinée et n'avait pas peur d'elle.

— Oui, je ne crois pas à votre destinée, moi, répéta Khaï d'une voix plus hardie cette fois, après avoir remarqué les regards dédaigneux fixés sur lui. Et à ce même instant, j'aurai pu vous prouver que j'ai raison, mais voilà, je dois sortir pour faire ma ronde dans le village. Il se leva pour se préparer à sortir.

— Reste! Reste! Khaï! s'écrièrent quelques voix intéressées. Ress! Dis-lui de rester! On ne va quand même pas piller le village maintenant!

Pour faire plaisir au *ress*, le *khaï* se rassit à sa place. Le regard de chacun se tourna vers lui et tous attendirent ce que devait raconter cet homme qui méprisait le sort par une obstination si audacieuse.

Et c'est ainsi que Khaï commença... «Cette année-là, nous étions dix, dix fous. Depuis plusieurs mois, nous errions de montagne en montagne, de vallée en vallée, et dans les coins perdus. L'eau, on la buvait avec les serpents, on se reposait sur des lits de pierre. Que pouvions-nous faire? Trop longtemps, nous avons supporté une condition offensante. Notre patience était grande, mais l'irrespect de notre ennemi, son cynisme sans cœur n'avait plus de limite. Il n'était plus possible de vivre. Il n'y avait pas de pain, et quand bien même il y en aurait eu, on n'aurait pu l'avalier tant il serait devenu amer. Alors, on a quitté nos maisons, nos familles et nos foyers, et pour laver notre honneur entaché,

6. Proverbe arménien selon lequel celui qui, dans une communauté quelconque, souffre de sa différence de condition, méprisera ou jalouera la collectivité, tôt ou tard.

nous avons pris chacun un fusil pour nous retirer en montagne. C'était si bien... Nous étions libres...

Ah!... Quand un homme souffre de maux tels que les nôtres, quand une sœur, une mère ou une épouse sont déshonorées, quand l'enfant est tué, quand le vieux père est insulté, alors il ne reste plus rien dans le monde pour cet homme, sinon son fusil.

Les Kurdes et les Turcs nous appelaient *fédai*⁷, tandis que les Arméniens nous appelaient diables vengeurs. Devant nous, c'était la terreur. Derrière nous, s'étendait la mort. Seuls les aigles et nous-mêmes restions maîtres des montagnes. Combien de localités avons-nous traversées ainsi, pour empêcher combien de brigands turcs et kurdes de réaliser leur sale besogne? On nous a souvent recherchés. Mais nous étions devenus des diables invisibles. Nous étions partout et nulle part. Il n'était pas facile de trouver un *fédai* et le rencontrer était chose terrible. Nous étions ainsi, et nous attendions la fatalité, en y croyant.

Un jour que nous étions au sommet de la montagne Sim, nos provisions se sont épuisées. Il m'a fallu aller chercher des vivres. Je connaissais les villages alentour. J'ai dû quitter notre cachette en plein jour, sans arme, ni même un bâton. Je ne pensais pas rencontrer d'ennemis et, le cas échéant, le fait d'avoir été sans arme aurait pu me sauver. Si cela ne m'avait pas sauvé, il m'aurait fallu accepter mon destin. C'est ainsi que j'avançais...

Pendant longtemps il n'y eut personne autour de moi, c'était désertique. Devant moi se trouvait une montagne et, derrière elle, une vallée où je devais me rendre. Je grimpai et, aussitôt arrivé au sommet, apparut devant moi un Kurde hamidié⁸, armé jusqu'aux dents.

— Bonjour, *kirva*⁹. Insouciant, je le saluai.

— Bonjour, *fla*¹⁰, me répondit le Kurde sans passer son chemin. Il s'arrêta pour me regarder.

Je continuais à avancer mais je sentais que le Kurde me suivait toujours du regard. Je ne me pressais pas pour ne pas éveiller ses soupçons. Soudain, sa voix retentit :

— Hey! *Fla!* Arrête! Je m'arrêtai en me retournant. Je pensais que c'était là ma destinée. C'était vrai que ma mort aurait pu revêtir les aspects de ce Kurde, le fusil à l'épaule, un poignard au

7. *Fédai* signifie «dévoué», en persan. Les *fédai*, authentiques résistants, furent peu marqués politiquement et se battirent, plus tard, dans les rangs de différents partis arméniens.

8. Le sultan Abdul Hamid forma une cavalerie irrégulière composée de Kurdes, la cavalerie hamidiée.

9. En kurde, littéralement «parrain». Terme de respect, s'employant au sens de «mon ami».

10. Litt. «infidèle»; terme utilisé pour désigner les chrétiens. Les Turcs disaient *gâvur*.

manche d'ivoire à la ceinture, un sabre recourbé au côté, le visage repoussant, les yeux enragés comme ceux d'un loup véritablement affamé. Il s'approcha de moi.

— En de tels lieux, par des journées pareilles, aucun *fla* n'aurait le courage de se manifester, dit le Kurde, tu me sembles louche, qui es-tu ? Où vas-tu ?

— Kurde, les temps sont durs, mais n'oublie pas que nous sommes voisins. C'est en tant que voisin que je te dis être de Khout et, dans notre région, c'est la famine, tu le sais bien. Je vais à Derdchan trouver un peu de pain pour mes enfants. Laisse-moi passer et m'en aller tranquille...

— Non, *fla*, tu ne peux pas me tromper, tu me parais louche.

— Kurde ! Tu as un Dieu, tu vois bien que je n'ai pas d'arme sur moi, il n'y a pas de couteau dans ma poche, et même si je deviens fauve, que pourrais-je faire avec mes deux mains ? Je t'en supplie, laisse-moi passer et partir.

— Avance ! Je vais te conduire chez le *kaimakam*¹¹. Chez le *kaimakam*... ! ça, c'était déjà plus dangereux.

— Kurde, ne me conduis pas chez le *kaimakam*, bien que cela ne me fasse pas tort, mais je vais prendre du retard, prends pitié de mes enfants, ils mourront affamés... Pour l'amour de Dieu, frère kurde, laisse-moi partir.

Le Kurde resta inflexible. Voilà donc mon destin, me disais-je. J'avançais la tête basse. Que pouvais-je faire ? La force était de son côté. Le fusil était à son épaule. Le poignard à sa ceinture. Le sabre à son côté.

Il m'emmena.

Autour de moi, tout était beau. Le soleil brillait, le ciel était clair, les montagnes vertes, les fleurs parfumées, les oiseaux nombreux. Partout, la vie, la joie. En haut, très haut, volait une cigogne, libre, courageuse. J'ignore pourquoi, ayant oublié toute l'horreur de mon état, je regardais longtemps cet oiseau sans sourciller. Étais-je jaloux ou alors, peut-être, y avait-il autre chose qui me fascinait, je ne sais pas. Je regardais. La cigogne volait longuement, mais soudain elle se mit à descendre en vrille et se posa tout à coup sur un tertre, tout près de nous. Je la suivais des yeux. Il y avait là-bas un serpent que la cigogne avait aperçu. Au bruit des ailes, le reptile

11. Sous l'administration ottomane, le pays était divisé en *vilayet* (régions) à la tête desquels se trouvait un *vahi*, gouverneur général du *vilayet*, nommé par le Sultan. Le *vahi* était le supérieur hiérarchique du *kaimakam* qui, lui, exerçait ses fonctions au niveau local.

se pelotonna et enfouit la tête sous les anneaux de son corps. Un combat terrible commençait. Nous nous étions arrêtés tous deux.

— Tu vois, dit le Kurde, le *fla* est un serpent, et c'est comme ça qu'il faut l'anéantir.

Je n'avais pas de réponse. J'observais. La cigogne descendait en piquet, frappait le serpent de son bec, puis remontait. Profitant de cet instant de répit, le serpent tentait de fuir ; mais à peine avait-il fait quelques mouvements que l'ennemi terrible planait sur sa tête, et le serpent se pelotonnait à nouveau pour se couvrir la tête. Le Kurde avait raison. Il y avait une ressemblance entre ma situation et celle du serpent. C'était nos dernières minutes. Le serpent n'avait plus aucun recours. Cette idée me consolait même un peu. Petit à petit, la cigogne devenait plus courageuse. Elle portait plus souvent ses coups mortels. Considérant enfin que le serpent était assez affaibli, elle se posa près de lui et déjà, en marchant autour du reptile, elle donnait de son long bec les derniers coups. Se cachant la tête, le serpent continuait encore à se défendre un tout petit peu. À présent, la cigogne était toute proche de lui. Mais soudain, une chose étonnante se produisit. Ce reptile à demi mort rassembla ses dernières forces. Se dénouant, il leva la tête, se tendit comme un fouet et s'enroula autour du cou de la cigogne avec ses anneaux mortels. Tous les efforts de l'oiseau pour se dégager furent vains : il battait des ailes, frottait le sol avec son bec, reculait, avançait, se culbutait, essayait de se relever, de voler et s'enfuir ; autant d'efforts vains. La rage désespérée du serpent était horrible, ses anneaux se serraient de plus en plus, et finalement l'oiseau s'étala sur la poitrine, sans vie. Le serpent se retira et disparut.

Le Kurde était silencieux. Il me regardait à présent. Nos regards se croisèrent, et pendant quelques secondes, nous fûmes incapables de les détacher. Chacun de nous essayait de comprendre ce que pensait l'adversaire à cet instant. Nul doute que les idées qui bouillonnaient dans notre esprit étaient terribles l'un pour l'autre. Ceci, nous le comprenions. Nous le lisions mutuellement dans nos yeux. Je compris que ce fauve qui était enragé par la victoire imprévue du serpent, avait décidé de me tuer. Ceci, je l'ai bien lu dans ses yeux dont l'expression était sinistre. Et je connaissais

bien le regard des Kurdes. Mais moi aussi je réfléchissais. Le combat entre le serpent et la cigogne avait également provoqué un changement en moi. Je n'avais encore jamais entendu qu'un serpent puisse étrangler une cigogne. Il est bien connu que la cigogne est l'ennemi mortel du serpent, qu'elle est l'allégorie de sa mort imminente. Comment se faisait-il que cette destinée ne se soit pas justifiée cette fois ? Le Bon Dieu qui ne permet même pas qu'un reptile aussi répugnant que le serpent devienne l'innocente victime de la cigogne, peut-il permettre à ce Kurde, cet être dix fois plus répugnant que le serpent, de s'approprier ma vie ? Non, je pensais que la destinée s'était trompée... Il fallait trouver une issue.

Et je me mis à réfléchir, réfléchir longuement... Je cherchais un moyen, mais quel moyen ? Je n'avais pas même un couteau. À ce même instant, mon regard se posa sur le beau poignard que le Kurde portait à la ceinture. Ah ! si seulement ce poignard était entre mes mains !

— Avance ! grogna le Kurde, qu'est-ce que tu attends ?

Je m'avançai. Nous pénétrâmes dans une vallée déserte et retirée. Le Kurde se mit à regarder autour de lui. Ses mouvements étaient nerveux et hésitants. Il ôtait souvent le fusil de l'épaule pour l'y remettre. Je sentais que la fin était proche, mais je n'acceptais plus ma mort. Si le serpent a droit à la vie, l'homme ne peut en être privé. Petit à petit, je ralentissais mes pas. Il fallait faire quelque chose. Pour moi, il était indispensable de ne pas être devant le Kurde, c'était dangereux.

— Vite ! Vite ! Avance ! me pressait le Kurde. Il s'efforçait toujours de me faire marcher devant lui, et ça, je le savais. Tandis que moi, j'essayais de marcher à son côté. Nous, nous comprenions : nous nous battions déjà, en silence, dans une lutte pour la vie ou la mort, une lutte d'autant plus terrible qu'elle était inavouée et mystérieuse... Je m'arrêtai soudain. Je devais serrer les lacets de mes *drekh*¹². Le Kurde est arrivé jusqu'à moi et s'arrêta. J'observais sa position sans lever la tête. Il était debout à ma droite, et le manche blanc du poignard dépassait un peu de sa ceinture.

— Dépêche-toi, finis vite, *fla!* s'écria-t-il en colère, en remarquant ma lenteur.

12. Chaussures en peau des paysans arméniens.

Je relevai la tête brusquement et tirai aussitôt le poignard de la ceinture du Kurde et tandis que, surpris et effrayé, il s'efforçait de se défendre, c'est d'un élan terrible que j'enfonçai jusqu'à la garde le poignard brillant dans sa poitrine. Le sauvage hurla et s'écroula... Voici le poignard qui m'a sauvé...

Le *khaï* tira de sa ceinture un poignard au manche d'ivoire et le posa devant l'assistance. À la lueur de la lampe, l'acier brillant étincelait froidement. Accroupis ou à genoux, tous regardaient en silence cet outil redoutable qui, dans les mains humaines supposées impuissantes, avait tranché le nœud complexe de la destinée. Le petit, le malheureux, le pauvre *khaï* devint un géant aux yeux de tous. C'était un «titan». Il dominait sa destinée et se moquait de sa chance. Il avait raison.

— Je ne crois pas à la destinée, répéta Khaï à nouveau, avec une majestueuse obstination. Mais cette fois, ces derniers mots ne provoquèrent ni rire, ni colère, mais un respect et des idées salvatrices, des pensées sacrées.

Le *khaï* prit son poignard, le passa à sa ceinture avant de sortir par la porte de l'étable. Les gens restèrent silencieux.

Dehors, le vent hurlait toujours, mais dans le *sakou*, on ne parlait plus de force destructrice et puissante de la fatalité. Dans les hurlements répétés et toujours différents du vent, les gens entendaient à présent les accents fiers de la lutte et de la liberté.

TABLE

LE KHAÏ	11
L'HONNEUR	21
CESSE DONC DE PRIER	29
LA MÈRE	39
UN LEVAIN MAUDIT	47
EN PRISON	55
DCHAVO	65
L'ACHOUGH	75
LE PÈLERIN	81
LA VOIX DU SANG	87
LE CHAMP	97
VAZRIK	105
HAZRÉ	113
GRÉGOIRE LE SACRISTAIN	121

L'ESPRIT DE LIBERTÉ	131
SUR LE CHAMP DE BATAILLE	141
L'AUBE	149
SOUS DES HORIZONS ÉTRANGERS	159
LE PORTEUR DE FLAMBEAU	163